

EXIL ET INTOLÉRANCE DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF

Drd. Florina CERCEL
Universitatea „Ștefan cel Mare”, Suceava

« La vertu devient morbide si elle n'est adoucie par quelques écarts, et la foi devient aisément cruelle si elle n'est atténuée par quelques doutes. »¹

Abstract

Our study proposes to envisage the exile phenomenon in the work of a writer who was himself forced to leave his country – Amin Maalouf. The exile takes, in his work, two forms: a voluntary exile from a closed culture to places which can enrich the cultural and identity horizon and a forced exile by the world's intolerance. Maalouf traces his characters' steps, migrants in search of their identity, of their self and of their country.

Keywords: Exile, culture, identity, intolerance, self.

Notre choix de rejoindre ces deux phénomènes mentionnés dans le titre et de les observer dans l'œuvre d'un écrivain libanais d'expression française, n'est pas gratuit. En fait, l'exil est une réalité souvent rencontrée depuis l'Antiquité mais qui s'est intensifiée depuis le XIX^e siècle. La migration, sous les deux formes que nous nous proposons d'aborder – l'exil volontaire et l'exil forcé – n'implique pas nécessairement le surgissement de l'intolérance, mais elles restent quand même dans un étroit rapport. On appelle communément « migrants » les gens qui quittent leur pays d'origine et leur culture pour un autre. Les raisons qui déterminent cet abandon sont multiples : soit ils sont forcés à quitter leur pays à cause de leurs attitudes politiques, ethniques, religieuses ou pour des raisons financières, soit ils préfèrent eux-mêmes à s'éloigner d'une culture et d'un pays fermés et cherchent l'enrichissement de leur horizon culturel dans un autre pays.

L'intolérance et la violence surgissent lorsque les exilés deviennent une menace : leur différence par rapport à la norme peut bouleverser l'organisation d'une communauté. C'est ici qu'apparaît cette distinction entre « nous » et « autres ». L'exilé perd, lors de l'abandon de son pays et de sa culture, ses repères identitaires. Plusieurs variantes s'imposent à l'exilé : la déculturation – la dégradation de sa culture d'origine qui peut être compensée par une acculturation, c'est-à-dire par l'appropriation d'une autre, car, comme affirme Tzvetan Todorov, « L'individu ne vit pas une tragédie en perdant sa culture d'origine, avec la condition qu'on s'approprie une autre ; ce qui est constitutif pour notre humanité c'est d'avoir une langue et non pas d'avoir une certaine langue. »² L'expérience de l'altérité peut, quand même, conduire à une transculturation, « l'acquisition d'un nouveau code sans que l'ancien soit perdu pour autant »³, ce qui signifie que l'individu arrive à s'approprier les deux cultures et les deux langues. Mais tout exil est un déracinement car, « Arraché à son milieu, tout

¹ Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, Editions Jean-Claude Lattès, Paris, 1986.

² Tzvetan Todorov, *L'homme dépaycé*, Editions du Seuil, Paris, 1996, p. 22.

³ *Idem*, p. 23.

homme commence par souffrir : il est plus agréable de vivre parmi les siens. Mais par la suite, le dépaysement peut fonder une expérience profitable. Il permet de ne plus confondre le réel avec l'idéal ou la culture avec la nature. L'homme dépaycé, pour peu qu'il sache surmonter le ressentiment né du mépris ou de l'hostilité, découvrira la curiosité et pratiquera la tolérance. Sa présence parmi les autochtones exerce à son tour un effet dépayçant : en troublant les habitudes mentales, en déconcertant par sa conduite et ses jugements, il favorise l'étonnement, premier pas obligé dans toute découverte de soi ».⁴

Beaucoup d'écrivains ont choisi à concevoir une littérature d'exil ou « des écritures migrantes »⁵ qui s'inspirent des expériences personnelles. Amin Maalouf se situe parmi cette catégorie d'écrivains étant lui-même un exilé écrivant dans une langue d'adoption : « L'exil (intérieur et extérieur), le déracinement (voire le double déracinement), la perte de l'identité et de la mémoire individuelle et collective, une pratique culturelle et linguistique de métissage et de l'hybridation ainsi qu'une poétique de l'autofiction constituent les traits formels le plus souvent exploités par les écritures migrantes »⁶

Ses romans sont issus de sa propre expérience d'exil : exilé par sa famille, puis exilé lui-même de par son propre volonté en 1976 à Paris. Nous avons dit par sa famille car, Amin Maalouf est né dans une famille où l'exil est une expérience commune à plusieurs membres. La famille de sa mère a dû quitter l'Istanbul à cause de l'assassinat du frère de sa grand-mère : « Pour moi, Istanbul, ou Constantinople comme je m'obstine à l'appeler, est une de mes patries originelles [...] Constantinople demeure pour moi la première maison abandonnée ... »⁷ ; une fois de plus sa famille a dû quitter aussi L'Egypte, Caire où leurs biens ont été confisqués lors des fameux incendies de 1951 : « De plusieurs décennies de bonheur en Egypte je ne garde que le souvenir de cette maison sombre où je n'osais m'attacher à rien. »⁸

D'exil ou d'errance, la littérature maaloufienne se construit sur la perte des lieux d'origine, elle s'anime grâce à une mémoire fragile et fragmentaire. Elle quête un double lieu : lieu pour vivre et lieu pour se dire. Elle questionne, inlassablement, une appartenance toujours conflictuelle, jamais offerte, sans cesse à se (re)conquérir. Comment l'écriture se constitue-t-elle en lieu d'expression d'une mémoire hétérogène, brisée par les départs ? Il existe dans le cas de Maalouf une interdépendance entre l'écriture et l'exil : « le travail d'écriture devient le seul recours, l'urgence certaine afin de préserver le lieu du soi. »⁹

Maalouf nous apprend que l'intolérance dans une société et une culture conduit à l'exil mais aussi que l'exilé trouve parfois une même intolérance dans la société et la culture d'accueil, une violence entraînée par son statut d'étranger, par sa différence par rapport à la norme. Ainsi la figure du persécuté, de l'intellectuel persécuté, apparaît-elle souvent dans les romans de Maalouf. Mais le persécuté de Maalouf n'est jamais un être qui renonce à ses

⁴ *Idem*, p. 24.

⁵ Gilles, Dupuis, « Littérature migrante. » in *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Directeur Michel Beniamino et Lise Gauvin. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2005, p. 119.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Amin Maalouf, « Autobiographie à deux voix », entretien avec Egi Volterrani, <http://www.aminmaalouf.org> (page consultée le 28 Octobre 2009).

⁸ *Ibidem*.

⁹ Najeh Jegham, « L'affirmation du je et l'élaboration de l'écriture dans trois romans en français et en arabe » in *Littératures des immigrations*, tome III *Exils croisés*, Actes de Colloque de Paris XIII, publiés sous la direction de Charles Bonn, Paris, l'Harmattan, 1994, pp. 103-113.

libertés et à sa quête du sens de la vie car, comme disait Cioran : « C'est à tort que l'on se fait de l'exilé l'image de quelqu'un qui abdique, se retire et s'efface, résigné à ses misères, à sa condition de déchet. A l'observer, on découvre en lui un ambitieux, un déçu agressif, un aigri doublé d'un conquérant. Plus nous sommes dépossédés, plus s'exacerbent nos appétits et nos illusions. [...] Celui qui a tout perdu conserve comme dernier recours l'espoir de la gloire, ou du scandale littéraire. Il consent à tout abandonner, sauf son nom. Mais son nom, comment l'imposera-t-il, alors qu'il écrit dans une langue que les civilisés ignorent ou méprisent ? Va-t-il essayer un autre idiome ? Il ne lui sera pas aisé de renoncer aux mots où traîne son passé. Qui renie sa langue, pour en adopter une autre, change d'identité, voire de déceptions. Héroïquement traître, il rompt avec ses souvenirs et, jusqu'à un certain point, avec lui-même. »¹⁰

Les Croisades vues par les Arabes, le premier récit historique d'Amin Maalouf, met en scène une autre facette des croisés occidentaux où la religion se transforme en instrument de manipulation pour le pouvoir et le gain des territoires : « Dans un monde musulman perpétuellement agressé, on ne peut empêcher l'émergence d'un sentiment de persécution, qui prend, chez certains fanatiques, la forme d'une dangereuse obsession. [...] et il est clair que l'Orient arabe voit toujours dans l'Occident un ennemi naturel. Contre lui, tout acte hostile, qu'il soit politique, militaire ou pétrolier, n'est qu'une revanche légitime. Et l'on ne peut douter que la cassure entre ces deux mondes date des croisades, ressenties par les Arabes, aujourd'hui encore, comme un viol. »¹¹

La non-reconnaissance de l'Autre et de sa différence, c'est là la source du drame qui a fait tant de victimes tout au long des siècles. En fait, la religion est la raison de cette guerre, de ce conflit qui dure encore entre ces deux mondes. C'est la religion musulmane que les chrétiens voulaient détruire. Maalouf met en scène ces persécutions des musulmans qui ont traversé une époque trouble.

Les romans qui suivent ont le rôle d'individualiser le sentiment ressenti par l'exilé et ils déploient une série de personnages chacun vivant son propre drame identitaire.

Dans *Samarquande* Maalouf fait revivre la figure du poète et philosophe Omar Khayyam mais aussi deux forces antagonistes. D'une part, c'est Nizam-el-Molk, représentant du politique et de l'étatique, et d'autre part, il y a Hassan, figure qui suit les règles d'une religion propre. Chacun de ses deux opposants trouve leur motivation dans le religieux, dans la volonté divine, mais le message de Maalouf est clair : il s'agit du détournement des référents religieux pour des raisons politiques. La religion légitime la lutte des deux dont les méthodes restent en fin de compte les mêmes bien que les buts soient différents. Mais, entre ces deux personnages opposés, Khayyam démasque leurs intentions : « Entre toi et Hassan, que de choses en commun ! Si une cause vous séduit, bâtir un empire ou préparer le règne de l'imam, vous n'hésitez pas à tuer pour le faire triompher. »¹² ; « Pour moi, toute cause qui tue cesse de me séduire. Elle s'enlaidit à mes yeux, se dégrade et s'avilit, aussi belle qu'elle ait pu être. Aucune cause n'est juste quand elle s'allie à la mort. »¹³

¹⁰ Emil Cioran, « Avantages de l'exil » in *La tentation d'exister, Œuvres*, Quanto Gallimard, 1995, p. 854.

¹¹ Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, Editions Lattès, Paris, 1983, p. 304.

¹² Amin Maalouf, *Samarquande*, Lattès, Paris, 1998, p. 139.

¹³ *Ibidem*.

Omar Khayyam est l'intellectuel qui refuse de prendre parti à la vie publique et cherche des réponses dans la science et la poésie mais les persécutions le mènent de ville en ville jusqu'à sa mort.

Dans *Les Jardins de lumière* le facteur perturbateur est Mani qui survient à une époque dominée idéologiquement et religieusement par les mages, deux siècles après la mort de Jésus. Le conflit se déroule plutôt du côté du religieux et les forces antagonistes sont représentées cette fois-ci par Mani et le mage Kirdir.

Pendant que Kirdir soutient le maintien du clergé officiel et d'une société hiérarchisée selon l'esprit de noblesse et de castes, Mani prêche l'abolition des castes et l'égalité des individus : « La même étincelle divine est en nous tous, elle n'est d'aucune race, d'aucune caste, elle n'est ni mâle ni femelle, chacun doit la nourrir de beauté et de connaissance, c'est ainsi qu'elle parvient à resplendir, c'est seulement par la lumière qui est en lui qu'un homme est grand. »¹⁴

La religion que prêche Mani abolit le monopole des mages et devient lieu de rencontre de plusieurs appartenances, de prières et de confessions : « Je me réclame de toutes les religions et d'aucune. On a appris aux hommes qu'ils devaient appartenir à une croyance comme on appartient à une race ou à une tribu. Et moi je leur dis, on vous a menti. En chaque croyance, en chaque idée, sachez trouver la substance lumineuse et écarter les épiluchures ? Celui qui suivra ma voie pourra invoquer Ahura-Mazda et Mithra et le Christ et le Bouddha. Dans les temples que j'élèverai chacun viendra avec ses prières. »¹⁵ Mani sera persécuté toute la vie pour ses croyances religieuses et subira le sacrifice suprême : la mort.

Le personnage qui rassemble les deux côtés de l'exil est Léon l'Africain du roman avec le même nom. *Léon l'Africain* est la biographie cachée d'un personnage réel, Hassan al-Wassan, né en Grenade en 1488 et forcé à la quitter avec sa famille. Entre 1510-1513 il traverse pour la première fois l'Afrique pour arriver au Caire. Ici il assiste à l'exécution du dernier général mameluk de l'Egypte et à la l'occupation de la ville et du pays par les Ottomans en 1517. Après avoir fait un pèlerinage à la Mecque en 1518, il est capturé par les pirates en Tunisie. Ainsi se trouve-t-il soudainement dans un monde conduit par le Pape Leo X, un monde catholique où commence à dominer le Luthéranisme. Le Pape essaye d'étendre son autorité par convertir les musulmans à la chrétienté et Léon/Hassan devient le principal membre de ce plan. Il reste à Rome pour écrire *La description de l'Afrique* puis il rentre en Tunisie en 1527.

Le roman est composé de quatre livres, tous consacrés à un lieu d'exil : Grenade, Fez, Caire et Rome. Dans ce cas aussi on peut parler d'un moyen de présenter des faits réels d'un autre point de vue, celui des Arabes. C'est une autre perspective de la chute de Grenade, de l'expansion de la domination des Ottomans ou de la politique du pape Leo X.

Léon est l'image de l'homme sans pays, toujours sur les routes, exilé de force ou de sa propre volonté, quittant patrie, maison et femme pour la rencontre de l'inconnu : « Moi, Hassan fils de Mohamed le peseur, moi, Jean Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape, on me nomme aujourd'hui l'Africain, mais d'Afrique ne suis, ni d'Europe, ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati, mais je

¹⁴ Amin Maalouf, *Les Jardins de lumière*, Éditions Lattès, Paris, 1991, p. 208.

¹⁵ *Idem*, pp. 198-199.

ne viens d'aucun pays, d'aucune cité. Je suis fils de la route, ma patrie est la caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées [...] De ma bouche, tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien, car toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent. Mais je n'appartiens à aucune. Je ne suis qu'à Dieu et à la terre et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai ».¹⁶

Le nom du personnage devient source d'identification et de construction de son identité, marque d'appartenance à plusieurs identités culturelles qui se rencontrent non par pour s'exclure mais pour se compléter réciproquement : « Moi, Hassan fils du Mohamed le peseur, moi Jean-Léon de Médicis », deux noms pour la même personne ; le premier, nom de naissance, renvoie à la société arabo-musulmane, le second est un nom de baptême et d'adoption qui instaure le rapport aux Médicis et au christianisme. Respectivement, les deux noms sont précédés du pronom personnel, « moi », manière d'écarter toute exclusivité de l'un ou de l'autre ; les deux se valent. Ici le nom acquiert une dimension d'identification parce qu'il engage le personnage auprès de deux cultures. Au sein de chaque culture, des attributs viennent s'ajouter au nom pour l'ouvrir à d'autres espaces et à d'autres horizons : « On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati ».

La vie de Léon se situe sous le signe de la diversité et de la pluralité culturelle : le nom est suivi par la pluralité instaurée par son corps : « circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape » ; son corps est suivi par la diversité des langues : « de ma bouche tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues m'appartiennent. »¹⁷

Mais l'identité de Léon s'instaure sur un paradoxe, elle se situe sous le signe de la dualité affirmation/négation ; appartenance/non-appartenance. Ainsi ces déclarations d'appartenance sont-elles suivies par des contre-déclarations. Tout est mis en question et douté : ses appartenances - « mais d'Afrique ne suis, ni Europe, ni Arabie [...] mais je ne viens d'aucun pays ; d'aucune cité, d'aucune tribu » ; ses langues et ses prières - « mais je n'appartiens à aucune ». L'identité de Léon repose donc sur la dualité affirmation/négation ; être/non-être. Elle se trouve au carrefour des cultures et des appartenances.

Le premier horizon de tension présenté, Grenade, devient symbole de la séparation des deux aires culturelles : l'Orient et l'Occident. Grenade cesse d'être un lieu de cohabitation pacifique de plusieurs cultures et religions. L'exil de Léon commence au lendemain de la chute de Grenade et continue pour le reste de sa vie qui devient quête du paradis perdu.

Mais, dans ce cas, l'exil est entraîné par les persécutions contre les Grenadins et la religion est l'une des principales causes. Juifs persécutés par les chrétiens, puis musulmans chassés toujours en raison de leur croyance. Tous vont prendre la voie de l'exil, comme fait aussi Sarah-la-Bariolée qui en témoigne de la violence contre son peuple, les Juifs : « ...pour les juifs, il n'y a aura plus d'air à respirer ni d'eau à boire en ce pays de Séfarade. »¹⁸ Après la chute de Grenade les juifs n'ont qu'une seule possibilité : l'exil pour échapper aux persécutions de l'Inquisition. La famille du héros va suivre le même trajet que celui de Sarah, car rester signifie accepter le baptême.

¹⁶ Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, Editions Lattès, Paris, 1986, p. 9.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, op. cit., p. 58.

Dès ce moment-là la vie de Léon sera composée de voyages d'un pays à un autre, à des époques bien troubles ce qui conduit le narrateur à réfléchir sur le *sens* de l'existence : « Le sac de Rome après le châtement du Caire, le feu de Tombouctou après la chute de Grenade : est-ce le malheur qui m'appelle ou bien est-ce moi qui appelle le malheur ? ... Musulman, juif ou chrétien, ils doivent te prendre comme tu es ou te perdre. Lorsque l'esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains et Son cœur. N'hésite jamais à t'éloigner, au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les frontières, de toutes les patries, de toutes les croyances. »¹⁹

Une autre cause de l'exil est l'enfermement de la société musulmane, annoncée par le père de Hassan : « Afin de se défendre contre les Francs, leurs idées et leurs habitudes, on fit de la tradition une citadelle où l'on s'enferma. Grenade ne donna plus naissance qu'à des imitateurs sans talent ni audace. »²⁰ On trouve ici aussi des couples opposés : Abou-Khamr et Astaghfirullah. Abou-Khamr est le médecin ouvert au nouveau, au changement tandis que « Pour ce dernier (Astaghfirullah), rechercher à tout prix les idées nouvelles était un vice ; l'important était de se conformer aux enseignements du Très-Haut tels qu'ils ont été entendues et commentées par les anciens. »²¹

La prose maaloufienne déploie toute une série de sentiments généralement associés à l'exil: la nostalgie, le sentiment de non-appartenance au pays d'accueil ou le sentiment d'étrangeté face au pays d'origine. Léon se trouve parmi ceux qui acceptent sereinement l'exil mais, à l'autre pôle se situe son père qui ne l'acceptera jamais : « Nos souffrances, soupira Mohamed, allaient bientôt nous innocenter, et nous rappeler que, même libres, nous étions désormais enchaînés à notre humiliation. Toutefois, dans les mois qui suivirent la chute de Grenade le pire nous fut épargné, car, en attendant de s'acharner sur nous, la loi des vainqueurs s'abattait sur les juifs. Pour son plus grand malheur, Sarah avait raison. »²²

Ce qui caractérise l'exil de Léon c'est, presque toujours, la liberté de choisir. C'est qu'il choisit à s'exiler ou, s'il ne le choisit pas, il fait tout le possible pour s'intégrer et apprendre du monde de l'Autre. Car, comme le disait Todorov à-propos des camps de concentration totalitaire « On n'est jamais entièrement déterminés : nous sommes tous agis par des forces sur lesquelles nous n'avons pas prise, mais nous pouvons agir en tant que sujets autonomes. Une des leçons morales des camps de concentration totalitaires est précisément que, jusqu'au dernier moment, l'être humain dispose du choix : il peut se laisser faire ou préserver une parcelle de sa dignité, s'abandonner à l'égoïsme ou pratiquer le souci pour autrui. Dans les conditions infiniment moins contraignantes de notre vie quotidienne, déterminisme et liberté se mélangent dans des proportions bien plus équilibrés. »²³

Maalouf est l'auteur des antagonismes. Il met en scènes des périodes mouvementées de l'histoire orientale et occidentale, des périodes où s'affrontent différentes forces en vue de l'affirmation de leur hégémonie dans le monde. Cette perspective que Maalouf avance sur le monde rappelle la situation présente de l'humanité. Au centre de cette perspective se situe presque toujours une figure historique qui a marqué la période que l'auteur envisage de

¹⁹ *Idem*, p. 349.

²⁰ *Idem*, p. 45.

²¹ *Ibidem*.

²² Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, op. cit., p. 67.

²³ Tzvetan Todorov, *L'homme dépaycé*, op.cit., p. 216.

présenter et qui prêche la réconciliation des cultures et la tolérance envers la différence de l'Autre.

Bibliographie

Cioran, Emil, *La tentation d'exister, Œuvres*, Quanto Gallimard, 1995.

Dupuis, Gilles. « Littérature migrante. » in *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Directeur Michel Beniamino et Lise Gauvin. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2005.

Jegham, Najeh, « L'affirmation du je et l'élaboration de l'écriture dans trois romans en français et en arabe » in *Littératures des immigrations*, tome III *Exils croisés*, Actes de Colloque de Paris XIII, publiés sous la direction de Charles Bonn, Paris, l'Harmattan, 1994, pp. 103-113.

Maalouf, Amin, « Autobiographie à deux voix », entretien avec Egi Volterrani, <http://www.aminmaalouf.org>.

Maalouf, Amin, *Léon l'Africain*, Editions Jean-Claude Lattès, Paris, 1986.

Maalouf, Amin, *Samarcande*, Éditions Lattès, Paris, 1998.

Maalouf, Amin, *Les Jardins de lumière*, Éditions Lattès, Paris, 1991.

Todorov, Todorov, *L'homme dépaysé*, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Todorov, Todorov, *Nous et les Autres*, Éditions du Seuil, Paris, 1989.